Services personnels
dernière correction le 11 décembre 2020

1. Perruquiers (jusque vers 1910) / Coiffeurs (après)

Les convoyés de 1848 n'amenèrent à Fleurus qu'un perruquier possible, **Joseph Bouré** (1849-1855), *ancien coiffeur à Belleville. Il travailla dur pour son défrichement, mais on peut supposer (sans attestation) qu'il offrit ses services à d'autres colons le dimanche avant la messe, même si à l'époque on se coiffait en famille et que l'armée avait certainement son barbier.*

Vers 1890, le manque de barberos *au village est ressenti. Les Valenciens et les Murciens sont alors établis, tandis que les Almériens arrivent en foule. Il y a alors 8 cafés espagnols et 1 français : les lieux de rencontre masculins ne manquent pas, et les cartes à jouer espagnoles y prédominent de loin. Néanmoins un barbier-perruquier ne manquera pas d'attrait comme centre social en fin de semaine.*

Manuel Lopez (de la famille des Antonio Lopez) ouvre une boutique de coiffeur de 1890 à 1894 tout au centre du village (N1), puis en fait un café-épicerie en 1899 - il ne coiffe que de temps en temps, ayant bien d'autres activités tandis que **José Martinez** essaie d'installer un salon un peu plus loin (R4) en 1898, toujours sans grand succès. Même chose pour **Pedro Ximenès**, de passage en 1906 (I3).

C'est que, entretemps, **Pedro Campos** a ajouté un coin de barbier en 1896 au café de Pepe Esclapez, dont lui et son épouse ont hérité, à l'entrée du village (K4) en 1881. L'activité du café de Pepe et de l'entreprise de transports qui y est gérée reste vive, et elle s'étendra à la barbe. Pedro meurt en 1905, mais son fils **Raymond Campos** reprendra les ciseaux à son retour du régiment en 1907. Cette boutique sera la plus pérenne : Raymond y travaillera jusqu'en 1933, puis son fils **Fernand Campos** de 1936 jusqu'en 1958. La première question que les anciens Fleurusiens qui me connaissent peu m'ont posée a toujours été : « parent du coiffeur ? » (« oui, arrière petit-neveu »)

En 1924, un deuxième coiffeur arrive à s'installer : **Jean Joseph Carmona**, originaire de Saint-Cloud épouse Gabriela, de la famille très active des Santacruz, et crée avec elle en 1922 un commerce de lait en N3, puis y ajoute une boutique de coiffeur, toujours sur la rue principale, mais vers l'est. Il continue jusqu'en 1935, puis s'installe à Oran, affaibli par son reste de tuberculose (pas conseillé pour un coiffeur...) et cède le salon à **Francisco Diaz**, plutôt une force de la nature (10 enfants) qui y travaillera jusqu'en 1960.

A ce moment, il y a aussi un coiffeur indigène en L4, dont je n'ai pas retrouvé le nom.

Les dames de Fleurus n'ont pas eu de boutique de coiffeur pour elles, et ont du se faire faire une beauté à Oran, sauf que pendant les années 1930 une Mme Gonzalez, dite *la boîteuse*, s'en est occupée à domicile. Il est possible qu'il s'agisse d'Antoinette Gonzalez, fille non mariée de Teresa Gonzalez séparée et divorcée d'avec Eugène Poncelet en 1901, qui a été longtemps couturière.

2. Cordonniers

Au cours des premières années, on doit avoir peu le temps de fignoler ses chaussures en dehors du foyer. Il n'y a pas de cordonnier parmi les convoyés. Cet art fut par la suite presque entièrement pratiqué à Fleurus par des Espagnols et des Germaniques.

***Johann Damm**, Bavarois originaire d'Ovendach, légionnaire démobilisé, épouse à Sidi-Chami une veuve alsacienne Madalena Liebermann, originaire d'Orschwiller. y est cordonnier pendant cinq années, puis s'installe de même à Fleurus, où son épouse retrouve une parente, Anne Oehlschlaeger (de Thannenkirch), épouse d'un des fils du garde-champêtre. Il y est cordonnier de 1864 (en S1bis) jusqu'à sa mort en 1867.*

Pendant huit années, plus de coutures, semelles et lacets, puis en 1875 ***Mariano Castillo****, Murcien jusque-là cordonnier à Oran- Karguentah, installe une boutique à Fleurus en G8, où il y aura un cordonnier jusqu'à la fin de la colonie française et au-delà. Il y emploie en 1879* ***Nicolas Bouschbacher****, originaire de la Moselle, puis en 1886, à distance,* ***François Hambacher*** *(d'une*

famille bavaroise indigente aidée par la commune, car alliée aux Kormann de Drusenheim, pays des Ursch). Castillo a repris son ancien commerce à Karguentah en 1884. Il engage, de nouveau à distance à Fleurus en 1886 ***Raimondo Elena****, originaire de Malaga et cordonnier depuis quatre ans à Oran puis à Assi-Ben-Okba.*

Après le décès de Castillo, Elena s'en va cordonner à Saint-Leu, tandis que la boutique de Fleurus est reprise en 1891 par ***Michel Thill****, Luxembourgeois naturalisé (originaire de Lenningen). Il est arrivé en Algérie comme légionnaire, a essayé après ses quatre années de service d'obtenir une concession à Tafaroui, mais de qui sera un familier du village jusqu'en 1931, sportif, adonné aux affaires municipales, et toujours reconnaissable par sa casquette plate (voir* Fleurus en Oranie, *chapitre Sports). La population a beaucoup augmenté, de sorte que sa cordonnerie emploie un assistant :* ***José Marti*** *(autour de 1899),* ***Joseph Diez*** *(comme apprenti 1901-1908, puis seul jusqu'en 1920) ;* ***Charles Schlegel*** *(autour de 1906),* ***Henri Noël*** *(autour de 1911), un fils* ***Woigt*** *de Renan (autour de 1923), tous de passage à Fleurus. Son fils Victor Michel en attendant la conscription (1911 - 1914), puis après son retour bien médaillé (1919 - 1926). Deux autres fils, René Alfred feront aussi de courts apprentissage pré-conscription en famille : Clément de 1920 à 1922, et René de 1926 à 1928.*

Après le décès de Thill en 1932, la cordonnerie est reprise jusqu'en 1962 par une famille experte de Saint-Cloud : ***Camille Giscard****, sa sœur Eve, et son père François (jusqu'en 1948), petit-fils de Pierre Giscard et de François Hoch : la présence de la descendance germanique dans cet art continue jusqu'à la fin.*

3. Tailleur et couturières

Nous sommes à l'époque où les vêtements se cousent en famille. Le prêt à porter n'apparaît en ville qu'entre 1950 et 1955.

Fleurus n'a connu qu'un tailleur (à temps partiel) pendant la courte présence de ***Jean-Baptiste Canazin****, originaire d'Oloron (1851 - 1855). Plus tard, des couturières apparaissent parmi des femmes célibataires, sans enfants, veuves, séparées d'un mari, ou tout simplement très actives pour soutenir leur foyer :*

<u>Veuves</u> : ***Adelina Ripoll (1881 - 1905)*** *"Veuve" de son compagnon déjà veuf Juan Jacinto Ripoll en 1875 à l'âge de 35 ans et ayant quatre enfants, elle devient couturière et «modiste» pour les soutenir et les marier. -* ***Adèle Robin (1881 - 1905)*** *Veuve* ***Marjollait*** *et originaire d'Alger puis de Draria, sans lien connu avec Fleurus, y passe plus de 20 ans. -* ***Antonia Gonzalez (1884 - 1887)*** *Née à Fleurus, elle y épouse en 1877 José Ors, comme elle d'origine valencienne, ils émigrent vers Melilla, où José meurt en 1884. Elle revient à Fleurus vivre avec ses parents, et travaille chez eux comme couturière avant d'épouser Antonio Chapuli d'Oran.-* ***Emilie Pont****, née à Fleurus, y épouse Perico Esclapez (fils du Pepe des débuts), qui meurt en 1883 alors qu'elle a 25 ans et 4 enfants survivants. Elle continuera comme couturière de 1884 à 1913, après un deuxième mariage en 1892 avec Pierre Poirel, vigneron à Fleurus.-* ***Maria Remedios Rodriguez (1910 - 1921)****Petite-fille des Rodriguez, premiers espagnols au village, elle épouse en 1905 Ramon Clement d'Oran, qui meurt vers 1910. Elle revient alors à Fleurus avec leurs deux fils, Ramon et Albert, et travaille pour eux avant de quitter l'Algérie pour le Maroc, où elle épouse en 1921 un Joseph Zurbach. -* ***Rosa Ballester (1942 - 1953)*** *Veuve d'Antonio Perez, maçon mort d'un accident de camion en 1942, elle supplée par la couture au revenu de leur épicerie pour ses enfants (l'aîné, Toinou, travaille déjà dans les Postes) jusqu' à son second mariage avec Alphonse Torregrossa.-* ***Josefa Rico (c1918 - 1927, puis 1943 - 1962)*** *Elle est de la famille très active des Rico (menuisiers, charretiers, etc) et travaille la couture entre l'école et son mariage avec Joseph Sevilla (le bourrelier) en 1927, puis, après un séjour à Aïn Kermès et le décès de son mari là-bas, elle revient au village avec deux de leurs enfants et reprend le travail.-* ***Hélène Belmonte (1933 - 1940)*** *De la deuxième génération des Belmonte de Fleurus, elle épouse en 1897 Henri Ros, un des Fleurusiens les plus actifs de l'époque (commerçant, carrier, agriculteur, etc) avec qui elle a tenu une cantine et un café jusqu'à sa mort en 1908 (cf rubrique Restauration). Elle se remarie rapidement avec Miguel Valdès, et continue cette activité jusqu'en 1932. Puis elle adopte pendant quelques années la couture.*

<u>Célibataires</u> : ***Ana Josefa Sevilla (1882 -1886)*** *Originaire d'Alhama, est couturière en attendant d'épouser Vicente Rosa de Sidi-Cham -* ***Ramona Brotons (1893 - 1903)*** *Fille d'Antonio et de Francisca, tous les deux d'Elche, orpheline de sa mère depuis 1879, à l'âge de 6 ans et support-assistante de famille depuis (2 sœurs et 3 frères), couturière à ses heures jusqu'à son mariage avec Auguste Clerc et leur départ vers Assi-Ben-Okba en 1903. -* ***Léonie Tribaudeau (1911 - 1919)*** *Fille de Louis Hilaire, de Beugnon, et de sa troisième épouse,*

d'origine espagnole, elle aide la famille comme couturière alors que son père (67 ans) est en mauvaise santé, jusqu'à ce que ses 3 frères et 2 sœurs (avec qui elle partage la couture) soient casés en 1930. - ***Jeannette Sevilla (1950 -)*** *pour aider sa mère Joséphine Rico, veuve de Joseph à Aïn Kermès depuis 1943, et revenue à Fleurus avec deux de ses enfants.*

Séparées : ***Anne Victorine Schmitt (1871 - 1887)*** *Fille de Joseph Schmitt, le premier garde-champêtre, elle épouse en 1852 Eugène Tranquard, arrivé en 2ème vague (sans convoi) à Fleurus en 1850 ; ils ont une fille, Héloïse en 1853. Tranquard obtient sa concession avec quelque difficulté la même année, puis décide de retrouver Paris, où il travaille comme garçon de magasin. Anna Victorine, comme leur fille Héloïse, le quitte à Paris pour rejoindre Fleurus en 1871, où Héloïse continue à être couturière, puis épouse en 1872 un maçon de Mascara au village, Innocent Savelli. Anna Victorine ouvre la même année une épicerie et un café chez elle (voir Alimentation et Restauration), et n'a probablement plus le temps d'être couturière, mais les Schmitt étaient de braves travailleurs. Le café continue jusqu'en 1883, l'épicerie jusqu'en 1886. Elle quitte le village et meurt en Oran en 1887.*

Teresa Gonzalez (1874 -1875 puis 1887 - 1903). *Fille de la première famille espagnole du village (originaire de Torremendo) , elle est couturière vers l'âge de 16 ans, avant d'épouser en 1875 Eugène Poncelet, fils d'un Vosgien, boucher un temps à Fleurus et vain demandeur de concessions. Ils ont 4 fils survivants entre 1876 et 1887, mais Eugène passe peu de temps à Fleurus, étant infirmier à Oran, puis à Bel-Abbès, où ils vivent quelque temps avant qu'elle revienne à Fleurus pour redevenir couturière. Ils divorcent en 1888, puis vivent plus ou moins ensemble à Fleurus à partir de 1900.*

Josefa Cecilia (1882 - 1896)*. Originaire de La Palma, elle prétend être l'épouse d'un cultivateur souvent matelot, Francisco España, qui est très rarement chez elle, ce qui ne l'empêche pas d'avoir 8 enfants dits de lui, dont 6 survivants. Sa mère, Maria Vera, vit avec elle, et elle a d'autres parents Cecilia au village. Elle est couturière à Fleurus (1882 - 1885) entre un séjour à Oran et son départ à Legrand, et reprend ce travail à Legrand et au Sig avant de revenir à Fleurus vers 1900 pour devenir épicière.*

Carmen Diaz *(1916-1950), venue de Cartagena en 1896 avec son époux Agustin Martinez, travaillant comme carrier, a trois enfants à Fleurus de lui jusqu'en 1904, après quoi, ayant eu une rixe avec le cafetier José Lopez qu'il a poignardé, il a été expulsé d'Algérie et interdit de séjour par le tribunal. Il ramène tout de même sa famille en 1910 avec deux jumeaux de plus, sans être remarqué, et reste jusqu'en 1916, puis les laisse tomber et repart pour travailler dans l'armée espagnole. Carmen ne le revoit plus jamais, et doit devenir couturière pour vivre. Elle travaillera de même avec Gilberta* ***Caridad Carmona*** *sa voisine pendant 2 ans (1935-36, avec mari.)*

Autres : ***Carolina Schiefele (1868 - c1870)*** *Bavaroise, qui épouse in extremis l'Alsacien Sebastien Lustenberger, couturière à Oran (1868 - 69) puis à Fleurus (années 1870) -* ***Soledad Cecilia*** *(Carthagénoise, qui épouse Ramon Conesa : couturière à Oran puis à Fleurus (1879 - 1880) -* ***Francisca Brotons*** *(d'Elche, épouse de José Antonio Lopez de près d'Olula) est couturière en 1896 et 1897, avant leur départ avec leur fils pour Rio Salado -* ***Angélique Marivallet (1900 - 1910)*** *Parente des Anglade, lui employé à la gare. -* ***Isabel Sanchez (1910 - 1939)*** *Originaire d'Oran, comme son mari Joseph Rico, menuisier, ils sont un bon exemple d'application (la mère de Joseph, qui vit avec eux, est relieuse de son état) et d'ascension sociale - leur second fils Henri sera adjudant chef de gendarmerie à Oran en 1950 -* ***Anna Martin (1911 - 1930)*** *Epouse de Michel Poncele (l'un des fils de Teresa Gonzalez, plus haut), qui suit l'exemple de son père, pendant qu'elle suit l'exemple de sa belle-mère. -* ***Angèle Knecht (1911 - 1955)*** *Après le décès de son père Laurent Knecht entre 1911 et 1913, et pendant quelques années avant, Angèle, comme ses 4 frères et 2 sœurs, se lancent, avec l'énergie connue de cette famille, comme supports familiaux - 3 garçons ont repris et cultivent le partage modeste des hectares de vigne du père (4 ou 5 hectares chacun, dont 4 pour elle), une des sœurs travaille au crin végétal, et Angèle comme couturière. Elle est fiancée à un Joseph Rougny de Tirman, mais ils ne vivront pas ensemble à Fleurus, même s'ils ont un fils en 1912 et une fille après la Grande Guerre, et se marient même en 1923. Elle continuera donc à œuvrer pour ses frères et sœurs jusqu'à ce qu'ils soient casés vers 1933, puis pour elle et son fils, plus ou moins jusqu'en 1955. -* ***Rosa Cruz (1940 - 1962)*** *Probablement fille de Juan Manuel Cruz et de sa deuxième épouse, Rosa Domenes (de Macael, où elle est née en 1908), elle s'installe en 1940 avec Valdès (connu sous le nom de Général boum-boum), divorcé de son épouse Raimonda : elle travaille comme couturière, lui plutôt comme suppôt de comptoir. Elle reste active jusqu'à la fin, et meurt centenaire à Paris.*

4. Domestiques / femmes de ménage

Il n'en est pas beaucoup question parmi les premiers colons, qui n'en ont pas les ressources, mais parmi eux les célibataires surtout se font parfois aider au foyer.

Marie Zoé Immaculée Prince (1849). *Sœur de Virginie Prince, épouse de Nicolas Abramin, elle donne naissance à un fils de père inconnu en 1849 à Oran, étant domestique à Fleurus (probablement chez les frères*

Peltier, qui ont déjà garde de trois enfants, déclarants du décès de ce fils quelques mois après). Les Abramin et les Peltier ne demeurent pas longtemps à Fleurus et n'ont pas de concession : Henri Peltier meurt du choléra et son frère Jean-Baptiste ceux-ci s'établit comme forgeron au Sig.

Lucia Navarro (1860 - 1866) *Originaire de San Miguel, elle est ménagère chez Juan Rodriguez, célibataire, maçon puis plâtrier, et meurt chez lui (elle est de 10 ans plus âgée).*

Zoé Châtelain (1862 - 1881) *Elle est fille de Jean-François Châtelain, qui a reçu une maison double, ayant 4 enfants. Leur mère supplée aux ressources de cette famille entrepenante en ouvrant une épicerie dans l'une des maisons (A2). Son décès (1858) et celle de son mari (1862), et le mariage d'un des filles (Irma) en 1861 les amènent à louer la maison A2 au benjamin des fils Rabisse de Saint-Dizier : Ernest Emile. Zoé travaille chez son voisin comme ménagère, puis beaucoup plus, puisqu'elle a de lui 5 enfants (dont 3 survivants) entre 1864 et son décès en 1881.*

A partir des années 1880, la prospérité relative des colons des deux pemières vagues, et la présence de nombreuses Espagnoles relarivement pauvres, amène celles-ci à des emplois domestiques. Un petit nombre d'entre elles apparait dans l'état-civil, comme les deux précédents, suite à des « irrégularités » matrimoniales : la liste est donc loin d'être exhaustive. Telle est ***Dolores Alcaras (1888 - 1893)****. C'est la jeune sœur d'une famille venue d'Elche et de Los Garres en 1888 (24 ans à son arrivée, tard pour une Espagnole de se marier). Elle travaille chez Marie Kaspar, veuve d'Ignace Riebold, qui a trois fils (17, 11 et 6 ans en 1888). L'aîné, Joseph, déclare en janvier 1894 la naissance d'un fils de Dolores « de père inconnu », ainsi que son décès 9 mois après. Trois mois après la conception de celui-ci, Joseph avait épousé une Bonnet d'Assi-Bou-Nif, mais tout cela tourne mal, sa fille légitime née en 1896 meurt (deuxième enfant perdu ?) et il se suicide. Les Espagnoles arrivées à l'époque ne se retrouvent pas facilement en ménage sans irrégularité. Ainsi* ***Rafaela Cruz****, venue d'Espagne à 22 ans, s'est retrouvée au Tlélat deux ans plus tard en 1901 avec un fils naturel Torregrossa, puis s'est réfugiée pendant quelques années à Fleurus à partir de 1902, pour y travailler comme ménagère en élevant son fils.*

Tant que l'Eglise en a les moyens et les volontaires (années 1880 à 1930), les desservants reçoivent une ménagère, recrutée en France et logée avec eux au presbytère. Ainsi, ***Philomène Levaminer (1879 - 1918)*** *originaire de la Mayenne chez l'abbé Viossat et restée à ses côtés après sa retraite ; et* ***Clémentine Viry (1911 - 1926)*** *venue d'Orange chez l'abbé Vergnes.*

Les deux seules domestiques résidentes selon le recensement de 1911 sont ***Dolores Escolano (1911)****, de Boukhanefis, chez Albert Rabisse. et* ***Antonia Sanz (1911 - 1913)*** *chez Eléonore Lebrasseur, veuve Paillas. Mais ce recensement donne une idée de la proportion des femmes de ménage faisant des demi-journées chez deux ou plusieurs familles. Il y a alors 229 ménages européens, dont 35 (propriétaires terriens, industriels, ou commerçants de taille) sont en mesure de payer des ménages. Le dénombrement nomme 11 femmes de ménage, donc on peut imaginer qu'elles font une moyenne de 3 ménages par semaine. La majorité d'entre elles travaille ainsi à la suite d'un veuvage. Il en est de même de* ***Josefa Garrigos (1905 - 1910)*** *récemment partie vers Oran, ayant élevé un neveu de St Leu après le décès de son mari Francisco Ros et de leurs deux enfants.*

- ***Maria Barranco (1911 -)****, fille du chevrier.*
- ***Margarita Carmona (1911 -)****, belle-fille de Mme Canton, veuve Ventura, venues d'Assi-Ben-Okba.*
- ***Clémentine Daleyden (1904 - 1926)****, épouse plutôt délaissée, puis veuve d'Eugène Poncelet (maçon à Parmentier depuis 1904 et décédé au même endroit en 1906), jusqu'à son départ avec sa fille pour Guiard.*
- ***Teresa Gonzalez (1906 - 1913)****, divorcée d'Eugène Poncelet, ainsi que sa fille Antonia.*
- *Une autre* ***Antonia Gonzalez (1911- 1919)****, fille de Joseph, le marchand de légumes, jusqu'à leur départ pour Oran.*
- ***Maria Manchon (1910 - 1921)****, veuve de Bernardo Puig vers 1910, ainsi que ses trois filles Francisca, Mercedes et Maria, jusqu'à leur départ pour le Maroc et Oran.*
- ***Isabelle Sicard (1911 -)****, fille de Josefa Andreu, veuve de Joseph Sicard depuis 1899 et qui travaille comme journalière pour ses trois enfants non encore mariés.*
- ***Maria Antoinette Greffier (1926-55),*** *veuve d'Alfred Daleyden, parfois comme journalière*

Entre 1918 et 1940, l'accroissement du nombre d' Indigènes dans le village et autour, combiné avec le mouvement des Espagnols de deuxième et troisième génération vers le fonctionnariat et les progrès médicaux (d'où moins de jeunes veuves), fait que le travail domestique pour la trentaine de familles relativement aisées est repris par les femmes indigènes. Peut-être la dernière domestique espagnole a-t-elle été la jeune ***Jeanne Garcia (1930 - 1933)****, jusqu'à son mariage avec Manuel Martinez, chez Mme Vallon, directrice de l'école des filles Les femmes indigènes ne peuvent pas être retracées dans le détail, les archives concernant les Indigènes n'étant pas disponibles, mais dans la mémoire du village tous se souviennent de cette pratique : soit une adolescente logée*

et nourrie de façon plus confortable qu'avec sa famille au doua en attendant d'être mariée, soit une jeune mère, comme on le voit dans la photo reproduite dans Fleurus en Oranie, page 519. *Entre 1920 et 1950, les femmes indigènes employées par les Européennes pour les travaux domestiques, s'y éduquent indirectement d'une certaine façon, et même (d'après Hubert Rougny, p. 30) « s'imposent dans certaines maisons françaises où on leur fait entièrement confiance.»*

5. Laveuses et repasseuses

- ***Marie Charlotte Olagnon (repasseuse 1871 - 1875)*** *épouse du garde-champêtre Pierre Tref.*
- ***Ana Teresa Molina, (lingère 1885 - c1930)*** *qui a un mari cultivateur, mais 6 enfants survivants à maintenir jusqu'en 1910, puis par la suite deux enfants et son mari, qui a perdu sa vue par le fameux trachome.*

6. Nourrices

Jusqu'aux années 1920, avec les progrès de la médecine, des femmes vendaient couramment leur lait à des mères moins bien pourvues ou se sentant au-dessus de la corvée (comme Mme Lenepveu, épouse du médecin en 1860, grâce à ***Mélanie Pont****, épouse Brévune, qui venait de perdre des jumeaux). « Nourrice, lait de deux semaines » lisait-on par exemple dans le journal pour la ville ; au village, cela se savait sans annonce. La nourrice prenait en général en charge l'enfant chez elle : ainsi* ***Margarita Brotons,*** *épouse de Juan Escolar, qui nourrit au village en 1898 un enfant des Tumin d'Oran.*